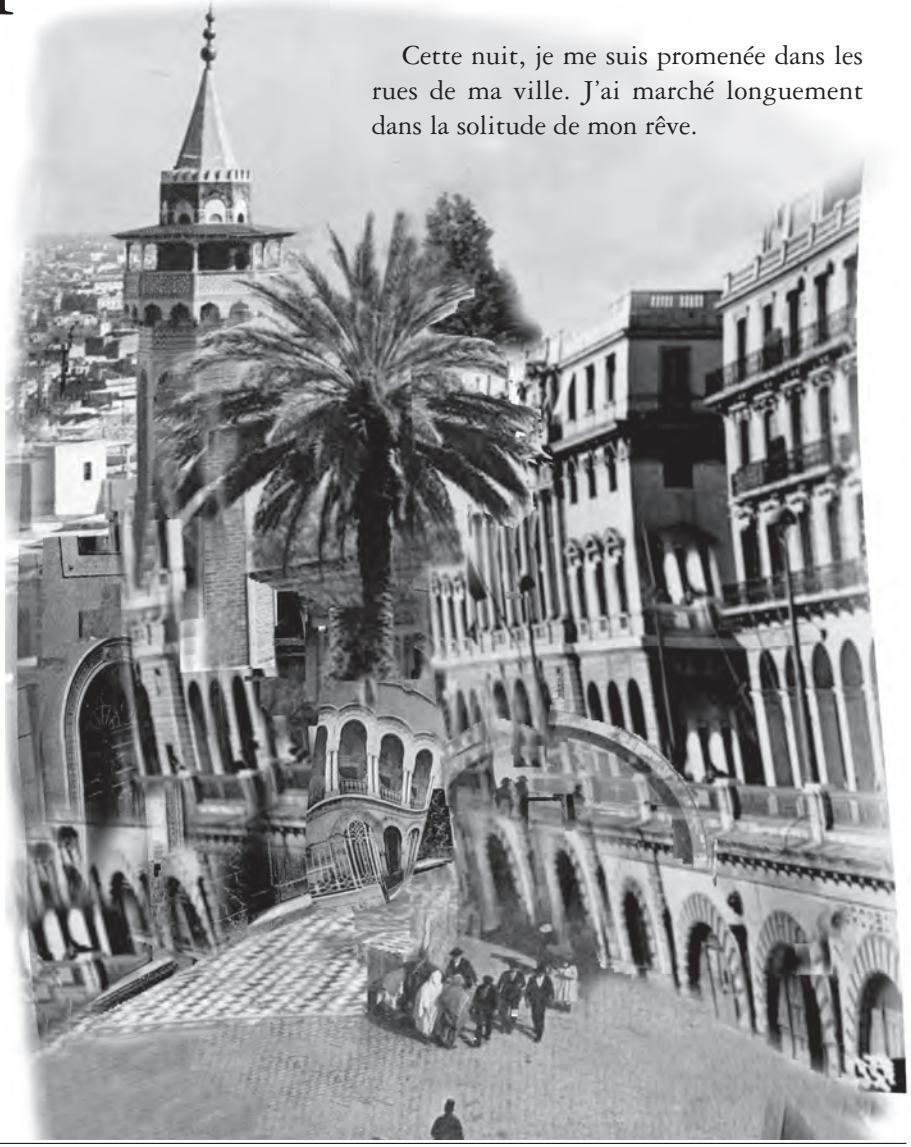
mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle

Cette nuit, je me suis promenée dans les rues de ma ville. J'ai marché longuement dans la solitude de mon rêve.



N°- 52 — Septembre 2007. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

En guise de prologue à une mémoire des lieux 3

Qui se souvient de ma ville ? 4
Jeanine de la Hogue

Moi, Adéodat, fils d'Augustin 6
Noèle Forin-Pilet

Souk-Arras, mes villes 12
Marie-Claude San Juan

Découverte de Tunis 15
Odette Keun

Une famille savoyarde en Algérie 19
Rémi de Vulpillères

L'architecture moderne à Tunis, une lecture très critique 25
Général Dolot

Souvenir fassi d'une amie versaillaise 30
Aline de Lens

Horace Vernet peintre d'enseigne à Bou-Farik 38
Colonel Corneille Trumelet

Repères bibliographiques 41
Jeanine de la Hogue

Marcello-Fabri un écrivain atypique Supplément littéraire
Simone Rinaudo

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 52
Édité par Mémoire d'Afrique du Nord
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75. www mémoireafriquedunord.net
Directrice de la publication- : Jeanine de la Hogue,
Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.
Trésorier : Yves Richardot.
ISSN : 1 - 284-43-221
Réalisation : Coriat
Impression : Promoprint
Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 €
Le numéro : 7 €
Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord :
Membre actif à partir de 6 €,
Membre bienfaiteur : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

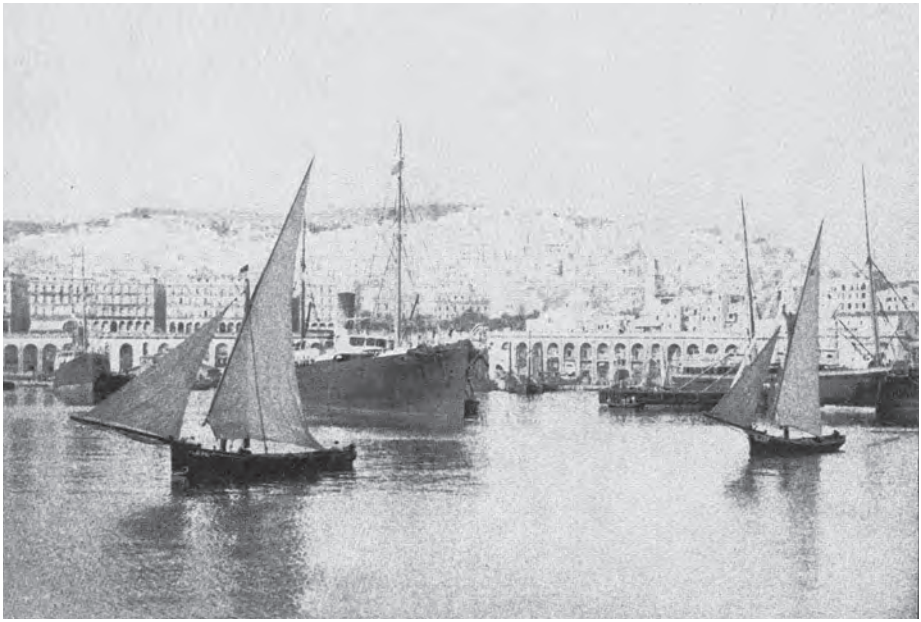
En guise de prologue à une mémoire des lieux

Ce numéro est consacré à la mémoire des lieux. Peut-être faut-il donner une petite place à une sorte de nostalgie en forme de rêve feutré. Nostalgie qui, un jour ou l'autre, envahit pour un moment plus ou moins bref, tous ceux qui n'oublient pas leur passé. Les textes que nous donnons ici sont un reflet de cette mémoire du temps jadis. Ainsi, nous nous souviendrons de saint Augustin à travers des lettres de son fils. Le colonel Trumelet nous raconte de manière imagée une histoire d'enseigne à Boufarik en 1885. Des lettres, encore, qu'une famille a conservées et qui nous font vivre des moments de vie authentiques. La Tunisie, le Maroc nous offrent aussi des images de notre mémoire plurielle, celle-même que nous ne cessons d'évoquer…

Qui se souvient de ma ville ?

Jeanine de la Hogue

Cette nuit, je me suis promenée dans les rues de ma ville. J'ai marché longuement dans la solitude de mon rêve. L'air était chaud comme au soir d'un jour de sirocco et la respiration se faisait pesante. J'avançais lentement sans but, sans espoir, comme guidée par une habitude lointaine. Et soudain, j'étais appuyée à la balustrade, et je voyais le port. Je voyais les petites lumières orange, qui dansaient sur l'eau de la darse. A force d'ouvrir les yeux tout grands dans la nuit sombre, je voyais aussi des lanternes accrochées aux mâts des petits bateaux et je savais que les pêcheurs préparaient leur départ. La nuit chaude ralentissait leurs gestes, pourtant je devinais leurs mains prestes enroulant les filets au fond des barques, leur geste pour enjamber le plat-bord, un petit couffin à la main, le protégeant d'une improbable glissade avec l'autre main. Les barques, sous le poids des hommes, s'inclinaient d'un bord sur l'autre et la flamme des lanternes était toujours sur le point de s'éteindre. Le petit canot du passeur ne cesse pas son va-et-vient. Tous les pêcheurs se sont donné rendez-vous cette nuit. Quelle expédition préparent-ils donc ? Comme l'ombre me paraît plus épaisse tout à coup, il me semble que je ne



vois plus les silhouettes se découper sur les rares lumières.

Et soudain, je sais. Le silence m'oppresse et je comprends que, pas un instant, je n'ai entendu un bruit. Ces hommes qui préparent leur bateau pour la pêche ne parlent pas, ces barques agitées par un faible ressac ne grincent pas, ne se heurtent pas, nul chien ne fait entendre sa plainte dans la nuit lourde, mais surtout nul chat ne crie la violence de sa passion.

Si un jour je retournais dans ma ville, je m'accouderais à la balustrade par une nuit chaude, tout emplie des odeurs poivrées des épices, des fritures de poissons ou de beignets, des brochettes grillant sur la braise, du jasmin entêtant, mais tout emplie aussi des voix joyeuses des pêcheurs, des rires des hommes appuyés près de moi sur la rambarde, des cris des enfants qui se bousculent sur le trottoir. La sirène d'un bateau mugira longuement comme pour saluer mon retour, et j'entendrai derrière moi des you-you de femmes et je saurai qu'un mariage se prépare et qu'on m'attend.

Cette nuit, je me suis promenée dans les rues de ma ville et mes pas n'éveillaient nul écho, nul passant n'est venu arrêter ma marche vagabonde, pas un chien ne faisait entendre sa plainte dans la nuit lourde, pas un chat n'a crié la violence de sa passion. Cette nuit j'ai rêvé que ma ville était morte, et j'ai eu mal. ■

Moi, Adéodat, fils d'Augustin

Noèle Forin-Pilet

On connaît assez bien la vie étonnante de saint Augustin, ses prises de position, ses heurts avec sa mère Monique la sainte, sa conversion spectaculaire, sa correspondance avec les esprits les plus éclairés de son temps, mais on sait moins que ce Père de l'Eglise avait un fils, Adéodat, qui promettait de marcher sur ses traces. Noèle Forin-Pilet a mêlé habilement fiction et réalité, basées sur une documentation solide, pour faire vivre ce fils. Par le biais de lettres adressées à un ami de Thagaste, Adéodat raconte comment Augustin, attiré par une sorte d'ambition, a accepté un poste important en Italie où il a fait venir sa mère Monique, sa compagne et son fils. Extraites du roman historique *Saint Augustin, mon père*[1], voici des lettres pleines de fraîcheur qui restituent bien l'ambiance d'une famille hors du commun.

A Januarien, début de l'automne à Carthage.

«*O Fortunatos nimios agricolas* !» Bienheureux, les paysans de notre cité, comme ceux de Virgile ! Bienheureux le repos de Thagaste !

Ah ! nos journées dans la plaine où on peut se faufiler dans les champs, dénicher les oiseaux ou accompagner les grands à la chasse aux lièvres, aux grives et aux perdrix.

Comme tout cela me manque ! Et nos courses dans les oliviers ! Nos parties de chasse, de pêche, les pieds en sang, les mains écorchées, dans les buissons d'épines ! à ramasser les figues de Barbarie, à manger les bonnes figues noires bien fondantes qui pendent de l'arbre, bien meilleures que celles du grand-père, pour se gaver de fruits très sucrés.

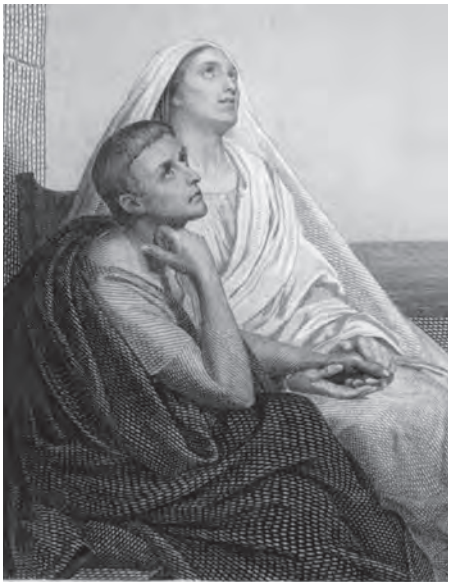
Aujourd'hui, le grand port grouille de monde, des marins, des porteurs, des esclaves qui transportent plein de marchandises sur leur dos, des commerçants qui vendent des tissus, des ustensiles, des poteries de toutes les formes et de toutes les couleurs, des bijoux et plein d'objets.

Mais ce qui frappe surtout, c'est les magasins à blé.

Avec Himilcar, on a essayé d'y entrer. Les gardes nous ont menacés de leurs bâtons, c'est dangereux, un sac peut craquer et tout son contenu se renverser, comme un fleuve qui coule.

On voulait juste voir les grains de blé, sentir leur odeur et en prendre dans la main, comme chez nous, à Thagaste. On a respiré seulement la poussière, on a marché sur les barbes

1. Editions Saint-Augustin.



Augustin et sa mère Monique.

des gerbes échappées des sacs.

On en a ramassé un peu pour nous rappeler le village parce qu'on avait reconnu la couleur bariolée des sacs de notre région, et on a réussi à éviter les coups de bâton!

Mais c'est immense, les magasins vont jusqu'au sanctuaire de Tanit. Il y a des femmes qui y vont pour demander des choses à la déesse. Ma cousine est allée une fois, elle s'est fait drôlement gronder par ma grand-mère, je ne sais pas trop pourquoi. Alors elle n'est plus retournée.

Hier, des tas de bateaux de commerce sont partis pour Ostie, chargés de blé, c'est nous qui leur fournissons à manger, aux Romains, et depuis longtemps déjà !

J'ai essayé de voir le bateau qui emmène les voyageurs.

Les marins ont dit qu'on ne pouvait pas savoir à l'avance, que ça dépendait de l'état de la mer mais qu'on en aurait un bien solide, qu'il ne fallait pas se faire de souci ![2]

À la maison, c'est plus calme, elles sont occupées toutes les deux à ranger et faire les paquets. Et j'ai vu ma mère glisser encore une ou deux amulettes en forme de dieu et de déesse et la fibule-Tanit dans les plis d'une tunique.

A Januarien, printemps 385

Je n'ai plus beaucoup de temps, presque plus de tablette pour écrire, et un mauvais stylet. Tout est emballé !

Nous partirons bientôt. On a ouvert la navigation, vers le 10 mars, on va donc pouvoir embarquer au printemps, quand le temps deviendra moins mauvais. On nous l'a dit hier au port de Carthage, à côté des grands magasins où on conserve le blé.

Avec Himilcar et les autres, on a essayé de se faufiler pour voir les énormes sacs. Un tas de sacs en tissu de laine mêlée à des poils de chèvre et de chameau, très solides avec des dessins qui indiquent la région d'origine, mais on a été chassés par des gardes. On n'est pas des voleurs pourtant !

Alors on est descendus pour voir les bateaux qui vont transporter à Rome le blé cultivé sur nos terres africaines. Ils sont très grands, ces bateaux, tout en bois, avec de gros yeux à l'avant, on

2. Monique, Adéodat et sa mère sont prêts à partir rejoindre Augustin.

Les Cornes du Bou-Kornine, chères au cœur d'Adéodat.

dirait de gros poissons, ils font peur. Il y en a un qui s'appelle Hannon, les marins du port de commerce m'ont raconté que ce Hannon le Navigateur était un très grand marin de l'ancien temps, vieux, très vieux, qui a navigué sur toutes les côtes, il est allé même en Afrique, très bas, et que c'est un de nos héros les plus célèbres ! Comme Himilcon un autre grand marin qui a exploré les rivages vers l'Ouest, très loin de nous.

Je ne savais pas, il faudra que je lise leur histoire, je demanderai à mon père, il sait tout ou presque. Les marins disent aussi que les gros yeux, c'est pour éloigner les dangers de la mer, et qu'ils nous protègeront des tempêtes, et des monstres marins, a ajouté un matelot !

« Ce n'est pas vrai !, je lui ai répondu, tu racontes des histoires pour effrayer les enfants ! Mais je ne suis plus un enfant ! J'ai grandi et mon père ne va même pas me reconnaître ! »

Le matelot s'est mis à rire, mais ma mère ne riait pas trop. Elle craint la mer, le bateau, elle a peur d'être malade et elle a acheté des plantes qu'elle va faire bouillir et qu'elle boira avant de partir. Elle a cousu dans sa tunique des amulettes, des os d'autruche qu'un mage lui a vendus pour permettre une bonne traversée et nous protéger de tous les dangers de la navigation.

Ma grand-mère fait confiance à Dieu. C'est Dieu qui nous protègera, dit-elle. Il veillera sur notre vie, et nous amènera à bon port, tous ensemble, et nous retrouverons Augustin pour rendre hommage au Seigneur.

Salut à toi, porte-toi bien.

Au cours de son séjour en Italie, Monique meurt. Augustin, converti au catholicisme, décide de regagner son pays, Carthage d'abord, puis Thagaste. Auparavant, il a fait partir la mère d'Adéodat avec laquelle il vivait mais ne pouvait pas se marier. La mort de sa grand-mère et le départ de sa

Des stèles dédiées à la déesse Tanit.

mère sont pour Adéodat de grandes souffrances et c'est donc avec joie qu'il accueille le retour au pays.

Carthage, automne 388.

A Januarien, mon frère de Thagaste.

La mer n'avait pas une ride, et le soleil moins fort qu'en été avait été généreux pendant le voyage. Nous goûtions des moments de bonheur, pris dans cette immensité de l'eau calme et du ciel bleu au-dessus de nos têtes. Je rentrais plein de souvenirs malheureux, mais je me sentais heureux !

Et c'est l'odeur de l'Afrique qui me procurait ce sentiment inexplicable.

Je l'ai sentie, bien avant de distinguer le contour d'une côte. C'était ça ! Une odeur sucrée et épicée à la fois qui m'emplissait les narines et me coulait dans la gorge. Je reconnaissais ces parfums, les senteurs si fortes, si prenantes des pins et des eucalyptus, les odeurs des herbes, le thym, le romarin, l'origan, la sarriette, mêlées aux saveurs des épices de tous les marchés de Carthage et de l'Afrique réunis !

Et, par-dessus tout, l'odeur de la terre : pas l'odeur de la Sicile ou de l'Italie ! Non, l'odeur des forêts et l'odeur de la poussière mélangées, l'odeur de la terre africaine. Nous en étions éloignés et nous la sentions si proche de nous, mais impalpable et encore inaccessible...

Et puis l'image s'est inversée : au moment du départ vers Rome, j'avais mis du temps à effacer de ma mémoire la ligne de la côte, la crête des montagnes. Maintenant je revoyais se former peu à peu les lignes du paysage connu, mais en sens inverse.

C'est d'abord les deux cornes de notre montagne que j'ai distinguées.

Elles me faisaient signe et j'ai su que nous allions arriver sains et saufs au port. Elles me protégeaient comme toujours. Puis j'ai aperçu des hauteurs.

Mon père dit que la mémoire prend des chemins bizarres, on se souvient de petits détails qui n'avaient pas d'importance, et on oublie des choses essentielles. Je n'ai pas gardé les mêmes souvenirs que mon père ou que mes cousins. Eux, ils m'ont rappelé le jour où j'ai reçu des coups parce que je n'avais pas obéi au maître d'école, je ne voulais plus étudier !

Mais je dois te faire un aveu. A ma grande surprise, dès le pied posé à Carthage, le pays m'a sauté à la gorge. C'est comme si je n'étais jamais parti ! Comme si je ne l'avais jamais quitté ! Je me sens bien, au centre du paysage, humant la moiteur de Carthage, les odeurs de friture sur le port, le parfum de nos herbes et de nos giroflées.

A Thagaste, je goûte la solitude des places de village écrasées de chaleur et recouvertes des poussières de sable. La bruyante Rome et Milan l'embrumée se sont évanouies.

Je sens que mon pays ne m'a jamais quitté. Départs, ruptures, ce n'est qu'apparence puisque partout où je vais, je le transporte dans mon cœur, non plus comme un fardeau, mais

comme une partie de moi-même.

Inutile de chercher à s'en séparer, impossible de quitter ce qui est enfoui dans ma chair et qui irrigue mon âme.

Pourquoi essayer de couper des racines qui resurgissent et renaissent en un réseau souterrain mais vivace ? Parfois, elles puisent l'eau très loin et très profondément dans le sol, on les croit enfouies et desséchées, et soudain les fleurs s'épanouissent.

Le séjour en Italie a rendu Adéodat très proche de son père affectivement mais aussi spirituellement et intellectuellement. Il semble avoir perdu cette sorte de naïveté et presque d'incompréhension vis-à-vis d'Augustin. Il participe aux Dialogues de Cassiliacum, montrant ainsi une pénétration d'esprit étonnante. L'histoire se termine en 390 ap. J.C. Augustin vient de lire les lettres d'Adéodat que lui a remises son ami Januarien. ■

Des gradins à Madaure

Souk-Arras, mes villes

Marie Claude San Juan

Ma ville de naissance, Souk-Arras (Thagaste dans l'antiquité), s'est éloignée de moi dès la petite enfance... Elle est devenue alors un réseau de routes, de l'est maternel à l'ouest paternel, d'une frontière à l'autre de mes Algéries. Cependant, quelques retours chez la grand-mère, quelques souvenirs confus, et beaucoup de récits, m'ancrent dans ce lieu plus qu'en aucun autre. Comme protégée par l'olivier de mon illustre concitoyen, saint Augustin, que j'ai lu dès que j'ai pu l'aborder.

De Souk-Arras, je me souviens, surtout, de la maison où je suis née, 3 rue du Général Lewal (est-ce bien ainsi qu'on l'écrit ? oui), avec un balcon de fer forgé, où se penchaient les femmes pour suivre du regard les passants dans la rue. De là, moi, je regardais plutôt le ciel, quand il faisait assez nuit pour les étoiles, et, communicante, je déclamais ce que je voyais, ce qui fit dire que je serais un jour avocate - là on se trompait. (Y a-t-il ciel plus beau que sur cette terre ?). Je me souviens d'un escalier intérieur, dont une porte basse barrait l'accès, juste pour moi, et d'une terrasse aux carrelages très colorés, comme il y en avait dans tant de maisons familiales, que ce fût à Sidi-Bel-Abbès, Alger, ou Oujda. Dans cette demeure j'ai appris à marcher, et ma mémoire voit tout en contre-plongée, à hauteur du sol.

Nous allions nous promener sur une place où trônait un kiosque à musique, place Thagaste, kiosque que j'ai revu, il y a de nombreuses années maintenant (mais les images se superposent, et le passé réinvente le présent).

Voilà le puzzle qui constitue pour moi l'identité de ma ville : une maison, une rue, une église, un olivier, un kiosque, une source-fontaine, des routes vers une autre église, la mer, un pont, d'autres rues, d'autres arbres. Et, partout, des gens, des gens, une réalité métisse, diverse.

Ma ville était, pour moi, et reste le centre d'un pays réel et d'un pays intérieur. C'est à partir de ce centre que je rêve, étrangement, de la boîte aux lettres de la maison d'Oujda, le dernier lieu de l'autre rive, comme si j'attendais de recevoir encore des lettres, 54 rue Sidi-Brahim, dans une demeure à patio, qui n'existe plus, mais qui bruisse encore, dans la mémoire, des pas des autres dans un long couloir. Là un figuier paradoxal poussait dans le

mur, à hauteur d'une conduite d'eau qui devait fuir, là je me penchais, d'un balcon intérieur circulaire, au-dessus de la cour commune, et je voyais, suivant les saisons, une vieille femme qui lissait longuement les plis de sa robe au soleil, ou le facteur qui lavait ses pieds à la fontaine, ses sandales posées devant les WC publics, ou les murs de joncs, édifiés par la couturière, pour la fête des cabanes, mémoire d'un exode ancien, prescience de départs à venir.

Souk-Arras, Alger, Oranie, Oujda, partout, dans la chaleur, le silence des siestes dans la grande chaleur, et cette solitude silencieuse qui relevait le parfum des pensées sur la terrasse, faisait boire doucement à la fraîcheur de la gargoulette, picorer une feuille de menthe arrachée à la plante vive, et sentir la brûlure de l'écrasant soleil, jusqu'à ce que l'ombre revienne, ou le chant des muezzins, et que des voisins me laissent jouer sous les arcades, après avoir bu une grenadine, pendant qu'ils parlaient longuement entre adultes, profitant du souffle de la nuit. Les garçons, eux, étaient ailleurs.

Mes villes sont mes lieux intimes et leurs jardins se mêlent et se confondent. Mais quand je rêve de rues (les vrais rêves de la nuit) ce sont souvent celles d'Alger dans lesquelles je reviens. J'aimais les rues en pente, les escaliers, les arcades, les boutiques, les kiosques à journaux (passionnément, ces kiosques, comme mille portes sur le monde), les jardins, les

squares du centre, la grande poste, les cafés, les cinémas, les cimetières (des grands-parents), et jusqu'à l'odeur (nauséabonde, mais...) de la rivière El Harrach, devant laquelle nous passions pour aller visiter la grand-tante de Maison-Carrée. Cette odeur, quand je l'ai sentie de nouveau, jeune adulte, est celle qui m'a émue le plus, par le jeu personnel des alchimies particulières des émotions.

Dans les rues d'Alger il y avait des marchands d'oublies, ces gaufres cylindriques que je n'ai jamais vues ailleurs, pour ma part. Alger, c'est la douceur des gaufres, dont j'aimais autant le nom que le goût : je n'ai jamais dégusté meilleure friandise que ces biscuits " circulaires ", uniques. Existaient-ils ailleurs ? Je ne sais pas... Et ils font écran à ce qui est moins doux.

Car nous sommes peuplés de et par nos villes, bien plus que nous ne les peuplons, et, vivants, nous hantons encore nos lieux.

Souterrainement, une petite fille, que je fus, court dans les rues d'Alger jusqu'à perte de souffle et continue de se nourrir de ce Maghreb multiple, où les rues bruissaient et bruissent encore de nos langues et de notre pataouète festif. ■

Dessin Hans Kleiss

Découverte de Tunis en 1920

Odette Keun
Présentation d'Annie Krieger-Krynicki

Odette Keun est connue pour ses écrits sur l'Algérie avec *Une femme dans les Aurès* ou *Maisons sur le sable*. D'ailleurs, dans son livre *L'Algérie dans la littérature française,* Charles Taillart la place en bonne compagnie : «Ce sont des ensembles classiques que le temps patine mais n'entaille pas de rides fortes. Ainsi en est-il des pages algériennes des Goncourt, de Fromentin, de Daudet, de Loti, de Masqueray, de Louis Bertrand et des frères Tharaud et, à un degré moindre, des descriptions de Feydeau, de Maupassant, d'Isabelle Eberhardt et d'Odette Keun, portant la date d'une époque». Odette Keun s'inscrit dans la lignée aventureuse des femmes exploratrices, anthropologues ou archéologues qui va de Léonie Biard, l'amie de Victor Hugo et ses récits du Spitzberg, à Alexandra David - Neel au Tibet, jusqu'à Jean Pommerol : *Une femme chez les Sahariens* (1900) ou Jane Dieulafoy et son *Journal de voyage au Maroc* (1910), sans oublier Myriam Harry. Elle a également laissé des souvenirs orientaux avec *Mesdemoiselles Daisne de Constantinople*, évoqué la Tunisie dans *Les oasis de la montagne* (1918) et abordé des considérations politiques avec *Une femme moderne* (1920). Annie Krieger-Krynicki nous permet de connaître cette page acérée et poétique sur Tunis, parue dans la *Revue Tunisienne*, (1919-1920).

Il faut monter la rue de l'église, si étroite que nulle voiture ne peut y passer, éviter les aveugles et les bancals qui supplient au milieu du chemin, fuir les boutiquiers juifs ou maltais qui prodiguent les civilités au seuil de leurs horribles bazars. Il y a encore une église, d'un atroce provincialisme, à affronter avant d'entrevoir les plus légers vestiges d'un décor oriental.

Le Dar-el-Bey, ancien palais, siège actuel du plus pétillant et avisé des secrétaires généraux, est une lourde bâtisse, de plâtras jaune avec des reflets roses, qui n'a rien d'impérial, rien d'historique, qui n'est même pas d'un style certain. Même à l'intérieur, le Dar-el-Bey a fini d'être. Seuls les prodigieux plafonds de stucs, créés avec tant de patience amoureuse par de vieux artisans indigènes, aujourd'hui introuvables, arrondissent sur les ameuble-

ments banaux, leur dôme de blancheur divine, de nostalgie hautaine et exaltée et leurs entrelacs rêveurs qui tâchent, si passionnément, de poursuivre et de fixer l'infini.

Puis, c'est la première rue, vraiment musulmane, à laquelle j'aboutis dans ma promenade déçue, et la place de l'Halfaouine. Elle s'étend au pied d'une très vaste mosquée, solide sur ses bases avec ses galeries voûtées à arcades qui, elles aussi, hélas, ont des apparences italiennes mais auxquelles la blancheur des pierres, le jeu admirable de la lumière orientale, prêtent quelque chose de mystérieux et de romantique. Le minaret en est lourd, à quatre faces et tronqué. On n'a jamais fini de le bâtir. Une légende inopportune prétend que le bey qui entreprendra son achèvement, mourra au cours de la même année. Et aucun patriotisme, nul sentiment d'art religieux ne peuvent prévaloir en pays d'islam, contre la puissance d'une légende. L'imposante mosquée blanche gardera toujours son faîte mutilé.

Un café maure occupe tout un coin de la place. Comment vais-je décrire les vieux et les vieilles, les nègres et les négresses, les conteurs et les conteuses, les charmeurs de serpents, les saltimbanques, les diseurs de bonne aventure, les mendiants et les promeneurs, les ânes et les enfants, les négociants en djellabas brodées et les femmes errantes en crêpe noir, les fleuristes ambulants avec les petits bouquets précieux et serrés, tout blancs de narcisses, tout mauves de violettes C'est au bout de ma vingtième visite que je parviens à distinguer entre tous ces haillons, ces haïks, ces voiles, ces métiers ...

La place vit frénétiquement. Toutes les émanations, comme toute la population, se rencontrent sur le carré hospitalier. De dignes commerçants boivent lentement à des tables de marbre, leurs incalculables petits verres de lourd café velouté, ou sirotent de petits breuvages falots, colorés et parfumés aux essences de fleurs. Des aïeuls, accroupis sur des bancs placés contre la mosquée, jouent paisiblement aux échecs ou aux cartes. Dans un groupe, on répète les histoires éternelles de jardins odorants, d'eaux jaillissantes, de femmes langoureuses et d'amants intrépides. Des musiciens vagabonds jouent une nerveuse musique stridente, à part, dans une toute petite bande.

Partout, il y a des étalages de beaux fruits mûrs, de gâteaux lilliputiens, de pains encore fumants étalés sur une planche, relevés de minuscules graines d'anis ou de raisins noirs autour desquels on trépigne de désir. Des poivrons tordus, rouges comme des langues pendantes de démons et, sur des papiers dépliés, par terre, des tas d'ahurissants déchets : ferrailles dépareillées, serrures hors d'usage, bouteilles vides, oripeaux méconnaissables, bouchons sales, gardés par des vieilles, vieilles gens, aux visages bruns ravinés de rides comme des rigoles, aux bras

Tunis, vue générale.

si tatoués et si maigres, aux corps si osseux et aux yeux si morts que le soleil même ne peut leur enlever leur allure de revenants. Je leur donne de l'argent parce que, vraiment, je crois qu'ils sont des sorciers. Et de temps à autre, des chèvres, en dansant, traversent cette place allègre et palpitante que la mosquée protège dans ses trafics et ses ébats.

Les rues me sont des délices perpétuelles, dans le cœur même de la médina, les quartiers depuis toujours arabes, où aucune trahison, aucun compromis n'ont pu se glisser. Elles ont cette grâce qui n'appartient qu'aux vieilles choses souriantes, savantes et pudiques, et qui touche tellement qu'elle est peut être la seule chose dont on ne se lasse jamais. Elles n'ont rien d'extraordinaire ni même de distinctif. Je confonds les unes avec les autres toutes celles qui m'ont ravie.

Soudain dans un grand silence, se présente aux yeux, une petite ruelle qui n'a que deux ou trois traits, toujours pareils ; une porte verte à gros dessins de clous noirs, un balcon suspendu de jaune safran, une fenêtre aux grillages ventrus. Rien n'y bouge, rien ne s'y ouvre : un soleil blanc, doré, projette ses paillettes scintillantes sur des murs lisses de chaux blanche et sévère. C'est tout. C'est exquis.

D'autres fois, on voit une fontaine, une vigne jaune qui s'entortille sur une barre de fer rouillé, un immense cyprès droit et haut et noir comme un génie ... Et toujours le même clair- obscur sur les mêmes murs blancs et plats et les mêmes fenêtres bleues grillagées. A de longs intervalles, on découvre une place, une koubba blanche où s'abritent un banc et un abreuvoir de pierres polies, les premiers arbres verts d'un jardin constellé de parterres roses, et lilas et jaunes. Deux petites rues immobiles qui rayonnent à droite et à gauche, sur lesquelles le soleil coule pâlement, comme une eau, et quelques petits enfants noirs et rouges qui crient...

Et parfois encore dans un chemin où terre, murs et lumière se joignent dans la même symphonie fauve, ce sont deux porteurs blancs qui courent et psalmodient à voix haute deux notes, toujours pareilles, tenant sur leurs épaules une longue civière étroite, où se ballotte une rigide tunique verte, et ils l'amènent là-bas, vers les tombes grises qui, si fraternellement, se resserrent sous le ciel éteint.

De plus en plus, la conviction me gagne que la beauté des pays d'Orient est faite surtout par les choses. Elles y demeurent libres de suivre leur naturelle évolution. L'homme n'y touche guère. Elles se développent en toute simplicité et se détériorent de même. L'impression d'une ville arabe est toujours identique : la paix, le repos, le fier silence, le voisinage de la mort. C'est l'incontournable séduction du cadre et du monde islamiques. ■

Une famille savoyarde en Algérie

Rémi de Vulpillières

En 1876, une famille savoyarde forme le projet de s'installer en Algérie de manière définitive. Déjà dix ans auparavant, le chef de famille Auguste de Vulpillières et son beau-frère s'étaient associés pour l'achat et l'exploitation d'une propriété située à Mahelma près d'Alger. Il s'agissait seulement d'un investissement foncier. Mais bientôt, Auguste prit la décision d'acheter une propriété qu'il exploiterait lui-même avec son fils aîné et plus tard, avec ses autres fils. Il fera dès lors de fréquents séjours en Algérie et c'est grâce à sa correspondance avec sa femme que la famille de Vulpillières a pu avoir une documentation extraordinaire sur l'implantation d'une famille française en Algérie. Installé à Alger en attendant l'achat d'une propriété, Auguste a tout le loisir de faire des études de mœurs. Il visite Alger et ses environs : « J'ai vu en allant à Boufarik des fermes magnifiques. L'une d'elles vaut bien un million. Horace Vernet avait ici une ferme. Le prince Murat en a aussi une. Je me croyais un grand propriétaire mais j'en reviens ». Les lettres, très détaillées, révèlent une certaine naïveté. Les difficultés arrivent pourtant. Nous donnons ici un bref extrait d'une de ces calamités qui ont marqué les installations des premiers colons, même si les conditions matérielles étaient assez favorables dans le cas de cette famille. La lettre de Maria de Vulpillières à son mari en fait état.

Auguste de Vulpillières

Maria de Vulpillières

« Ce terrible fléau des sauterelles me pénètre d'effroi en songeant que tu as cela à ton arrivée à la ferme. Combien tes peines ajoutent aux miennes, cher Auguste ? Et que nous soyons obligés de souffrir loin l'un de l'autre ! ».

Auguste et Xavier venaient, en effet, d'avoir une prise de contact brutale et assez grave financièrement avec les réalités des conditions d'exploitation en Afrique du Nord.

Evoquant ce « fléau des sauterelles », Auguste écrivait : « Le vent du désert nous les amène par millions et millions des contrées du Sud. Ces insectes qui n'apparaissent, disent les anciens, qu'une ou deux fois par siècle, multiplient aujourd'hui leurs invasions. Les Français les ont déjà vus deux ou trois fois depuis 35 ans. Elles n'avaient été, il est vrai, qu'une seule fois une calamité publique. Je crois que l'invasion actuelle comptera dans la série de nos tribulations (...)

Je ne puis pas dire ce que personnellement je perdrai, mais ce seront certainement plusieurs milliers de francs, car il y a sur la propriété en fèves, en froment, en orge, en lin, un ensemencé de plus de 300 journaux[1]. En outre, les fourrages seront dévorés (...).

On met tout le monde en réquisition, on allume des feux, on emploie les troupes, les tambours, les clairons, on tire le canon, on tire des coups de fusil, on fait d'affreux charivaris, on pleure, on crie, il y en a qui maudissent, mais les légions qui partent sont remplacées par d'autres légions.

Quand Xavier et moi nous descendions à la ferme, nos chevaux n'avançaient qu'au milieu d'un nuage de ces insectes qu'ils déplaçaient.

Le 9 mai, Auguste poursuivait : « Le fléau continue, chère Maria. L'Algérie va subir une crise terrible si la famine vient ajouter aux tribulations de ce pays. Dans d'autres endroits, il y a jusqu'à 40 centimètres de hauteur de sauterelles. Sur les routes on les foule aux pieds, comme si on marchait sur un tapis. Quelquefois, elles sont serrées dans l'air comme des flocons de neige. Elles déposent chacune des milliers d'œufs qui écloront dans 40 jours ».

Et Xavier indiquait à ses frères : « (Les sauterelles) sont d'une longueur de 7 à 8 centimètres. Quand elles s'abattent sur un champ et qu'on les y laisse, le lendemain il n'y a plus rien (...) ».

Saint-Joseph n'avait cependant pas été entièrement ravagé et avait été au contraire plutôt préservé par rapport à d'autres domaines. «Nous avons environ 133 journaux de blé intact que les sauterelles n'ont pas approchés».

Pour d'autres, au contraire, les pertes pouvaient être considérables. «Un individu, indiquait Auguste, a perdu par les sauterelles pour deux cent mille francs de récoltes». L'Algérie n'était d'ailleurs pas seule concernée. Maria

2. Le «journal» ou «journée» était une unité de mesure en usage en Savoie et correspondait à un tiers d'hectare, ce qui était labourable en un jour.

Une vue de Coléah.

écrira plus tard : « Le fléau des sauterelles a fait subir des désastres non seulement en Algérie, mais dans tout l'Orient ».

Cependant, le danger s'éloignait progressivement.

Le 13 mai, Auguste notait : « Bien chère Maria, le fléau des sauterelles diminue de plus en plus. Il a duré 12 jours, c'est-à-dire que pendant 12 jours les sauterelles sont passées. Maintenant, le gouvernement achète leurs oeufs tant le kilo. »

Le 14 mai, Xavier écrivait : « Quelques sauterelles ont été aperçues hier, mais à une grande hauteur et en petit nombre. J'espère que ce fléau est bien fini et qu'il ne reparaîtra plus. »

Le 30 mai, Auguste écrivait de son côté : « Hier, un vol de sauterelles a encore traversé la plaine mais on peut dire qu'elles ont disparu. La plupart sont allées se noyer dans la mer qui les a rejetées. On a employé les condamnés militaires à les enterrer. La plupart ont été malades. Elles ont déposé par grandes grappes des millions d'œufs que le gouvernement achète pour les détruire.

A Saint-Joseph, les oeufs sont déjà éclos et le sol à certains endroits est couvert de petites sauterelles noires où elles s'entassent les unes sur les autres. Demain, je crois, on doit aller à notre

Emplacement de la propriété d'Auguste de Vulpillières.

ferme pour apprécier les dégâts qu'on ne doit pas porter, il me semble, au-delà de 3 000 F.

Nous sommes des plus ménagés et nous perdrons peu relativement à l'étendue mais beaucoup seront ruinés par ce fléau. Ce sont les propriétaires fortement endettés ou les fermiers qui ont de gros cens à payer et qui ne seront pas ménagés par leurs maîtres. Les Trappistes perdent pour 30 000 F de vin, d'autres perdent beaucoup plus. L'Afrique a bien sa part des malheurs publics».

Maria avait vécu, bien sûr, avec beaucoup d'émotion, au rythme des nouvelles, le récit de cette calamité. Et elle faisait part des réflexions pratiques que lui inspirait cette nouvelle donnée de fait. «Tu me dis, cher Auguste, qu'on te conseille de tenir des troupeaux sur ton bien, comme meilleur bénéfice. Je le crois aussi. Mais je pense que, dans ce moment, il serait prudent d'attendre pour voir si le fourrage, infecté par les sauterelles, ne sera pas une occasion d'épidémie pour le bétail. Car on le dit ici».

Le voyage de Maria vers l'Algérie est décidé. Elle a hâte de connaître les lieux où vivent son mari et son fils.

Le récit du voyage de Lyon à Alger fut fait dans une lettre envoyée d'Alger le 12 décembre 1866 par Maria à ses deux fils pensionnaires. «Mes bien chers enfants, je ne peux vous

Le Cap Pescade.

laisser dans l'inquiétude au sujet de notre voyage. Nous sommes à Alger depuis le 10 à deux heures. Nous nous sommes embarqués le 8 à deux heures après midi. Le temps était beau mais le vent très fort et contraire au bâtiment. Nous étions sur le même vaisseau que votre père avait pris il y a deux mois, *l'Arèthuse*, le plus beau paquebot des Messageries impériales. La mer devenait toujours plus houleuse et la nuit a été si mauvaise que nous avons côtoyé l'Espagne jusqu'au matin. Le Capitaine n'osait s'engager de nuit dans le golfe du Lion.

Mais le dimanche la mer s'est calmée, et depuis les Iles Baléares surtout, elle a été magnifique. J'ai peu souffert du mal de mer, le premier jour un peu et pendant la tempête de la nuit. Après cela, j'ai été fort bien. Élise, Joseph et Sophie surtout ont souffert bien plus que moi. Lundi à cinq heures du matin, nous avons entendu des cris sur le pont et du monde qui courait en tous sens.

Les uns croyaient qu'on disait : terre ! les autres qu'on criait au feu. Tous se précipitaient sur le pont. Le vaisseau était arrêté. Un malheureux en proie au désespoir venait de se jeter à la mer. Il laissait sur le vaisseau deux petits enfants, l'un de onze ans et l'autre de six. Ils avaient déjà perdu leur mère. On a mis une chaloupe à la mer, des hommes se sont jetés à la

nage, tout a été inutile. Nous avons mis près de deux heures en recherches et on s'est remis en marche, avec une tristesse générale. On a fait une quête, qui a encore bien rendu.

Deux heures après, nous avons aperçu les côtes de l'Algérie et à une heure nous étions en face d'Alger, ravissant spectacle qui ne peut être compris qu'en le voyant. Votre père, Xavier et Emmanuel nous attendaient dans une chaloupe et, un moment après, nous étions débarqués. Je n'entreprendrai pas, mes chers enfants, de vous raconter les beautés d'Alger et des environs. D'ailleurs, il y a tant de genres de beautés différentes que le papier me manquerait. (13 décembre).

Je ne puis pas continuer ma lettre tout d'un trait, mais je profite de tous mes moments pour la mettre à la poste avant de quitter Alger (...) Cet après-midi, nous partons pour Coléah (...) Hier au soir, nous avons assisté (...) à une cérémonie qui vous aurait fait bien plaisir. L'église était pleine de Maltais, qui se préparent à la fête de Noël. On a prêché dans cette langue. L'orgue était très bien tenu et les chants étaient ravissants. Tout le monde chantait, avec un ensemble et une harmonie parfaits (...).

Mgr Magnin m'avait remis une somme pour l'évêché d'Alger, pour être distribuée aux victimes des sauterelles. En remettant hier cette somme au vicaire capitulaire, j'en ai profité pour visiter cet évêché, qui est une habitation mauresque des plus orientales.»

La veille de Noël 1866, Maria, enfin parvenue à Coléah, donnait ses premières impressions : «Je suis à Coléah depuis une dizaine de jours et je trouve ce pays encore plus beau que je ne m'y étais attendu. C'est le printemps d'Europe. Presque chaque jour, on me donne de beaux bouquets de fleurs et à présent nous avons de jolies roses sur nos cheminées.

J'ai été deux fois à notre ferme de Saint-Joseph. Elle est d'une grande étendue, d'une grande richesse de végétation et d'une position ravissante. Nous sommes allés dans les gourbis arabes qui sont sur nos terres. Il n'y a qu'Elise et moi et les deux petits enfants qui y soyons rentrés. Le mari et la femme nous ont fort bien reçus, nous ont offert du pain cuit sous la cendre, du beurre avec du lait, ce qui est un régal pour eux. La femme avait une grâce parfaite. Mais mon cœur se serre sans cesse devant une vie si dégradée (...).

Cette nuit, nous irons à la messe dans la vraie grotte de Bethléem, car notre pauvre église ressemble beaucoup plus à une étable qu'à un sanctuaire. Je serai à côté de vous, mes enfants, comme j'y suis à tout instant. Je pense sans cesse à vous et surtout depuis que je suis si loin de vous. Elise voulait vous écrire, mais tout le monde est encore couché et je veux que cette lettre vous arrive au plus tôt. Adieu mes chers enfants, je vous embrasse et vous bénis du fond du cœur». ■

L'architecture moderne à Tunis
Une lecture très critique

Général Dolot

Annie Krieger-Krynicki a découvert ce texte très «critique» paru dans la *Revue Tunisienne* en 1922. Une charge étonnante sur l'architecture officielle de Tunis, un aspect imprévu qu'il est intéressant de connaître même si, parfois, on le trouve un peu excessif ! Le général Dolot, président de l'Institut de Carthage, qualifié de petite république des arts et des lettres, sculpteur à ses heures, ayant exposé au salon tunisien de 1922 un buste du général de l'Empire, Curely, était aussi un ardent défenseur de l'intégrité des sites antiques. Aux côtés du docteur Carton qui protégeait Carthage, il militait contre la construction d'un restaurant pour touristes dans les ruines de Dougga. Avec véhémence, il relance la vieille querelle des anciens et des modernes en architecture, vitupérant le style Art Nouveau et qui était celui du casino municipal de Tunis, le qualifiant « d'art boche ». Il était vrai que l'on était encore sous l'effet du traumatisme de la Grande Guerre. Il ouvre déjà le débat sur le maintien d'une architecture de style orientaliste, peut être factice, mais dont le charme était pourtant indéniable ...

Des édifices élevés par le Protectorat, le premier en date et certes le moins remarquable, est l'Hôtel des Postes mais il n'a aucune prétention au style arabe et ferait aussi bonne figure à Lille qu'à Tunis. Malheureusement, sa façade monumentale qui aurait magnifiquement décoré une place publique, a singulièrement perdu, près de l'atelier de Saladin (historien architecte) dans la rue d'Italie, une des plus étroites de la ville moderne, qu'elle rétrécit encore.

Il est vrai qu'en dépit des terrains vagues qui s'étendent au sud de la vieille médina, on n'a jamais jusqu'ici songé à doter notre capitale d'une place publique et qu'on ne pouvait décemment élever l'Hôtel des Postes sur l'avenue Jules Ferry dans le voisinage de notre trop modeste Résidence (abritant le résident général auprès du gouvernement beylical) qu'elle aurait écrasée, surtout après le remaniement de cette dernière.

Vint ensuite le casino municipal. Ah ! C'était cette époque néfaste où sévit cette épidémie qu'on appela l'Art Nouveau. Pour moi, il l'était bien, cet art, car sous aucune latitude, aucune génération n'avait rien imaginé d'aussi irrationnel, d'aussi incohérent. Cela

Façade du théâtre municipal.

venait du pays des «boches». Les snobs en raffolent. Tunis voulait se conformer à la mode et eut un casino Art Nouveau. En architecture, plusieurs générations doivent subir une heure d'aberration. Aucune inspiration arabe n'est intervenue. Pour le Palais de Justice, tout paraît indécis. Va-t-on, comme le voulait un de nos chefs, imposer notre style en vainqueur ou continuer les traditions locales ? On hésita. La grande colonnade de la façade avec ses arcs outrepassés et ses revêtements de beaux panneaux tunisiens, rappelle, en moins bien, les façades d'Halfaouine et de la Grande mosquée et sur les ailes latérales, nous voyons pour la première fois, apparaître la ligne des créneaux qui va devenir désormais la règle.

Pour le reste, on semble subir encore l'influence de l'Art Nouveau. Au-dessus de la colonnade, se dresse une paroi plane qui n'est percée d'aucune ouverture pour le motif qu'il n'y a rien derrière et qui n'a aucune raison d'être que de plastronner et de porter un fronton aux formes indécises avec l'inscription «Palais de justice».

De part et d'autre de ce fronton, la façade se termine par une assise verticale, taillée en dents de scie, au mieux figurant des scies verticales juxtaposées aux dents entrecroisées comme dans une tondeuse. Je ne veux pas voir là une allusion mordante au rôle parfois attribué à Dame Justice : «Prenez garde, quiconque entre dans ce temple, en sort tondu de près !».

Quoi qu'il en soit, entre la colonnade et les dents de scie, je ne vois aucune liaison. Sur chacune des ailes en retour, s'ouvrent de grandes fenêtres, surmontées d'archivoltes énormes et multiples que rien ne justifie, puisqu'elles ne portent rien et dont on voulut pourtant reproduire l'arcature jusque sur le faîte du mur. Ce serait plutôt là de l'Art Nouveau, assumé et nouveau puisqu'on n'a encore jamais rien vu de semblable. Cette façade plus riche qu'élégante, se retourne à angle

Porte de France à Tunis.

Tunis, le palais de justice.

droit sur huit mètres environ, puis se prolonge en longues ailes, renfermant les grandes salles d'audience, et simplement revêtue d'une banale chemise blanche, festonnée de créneaux. Que dis-je blanche ? Elle le fut. Voyez la façade nord, elle est déjà toute noire de moisissures.

Maintenant, c'est l'épanouissement de la nouvelle école en dépit de l'exemple offert sur le plateau de la Kasbah par le collège Saddiki, véritable bijou d'art mauresque, qui a conservé et conservera longtemps sa fraîcheur. En face, la Direction de l'Agriculture affiche nettement les nouveaux principes : la porte, il est vrai, est de beau style, le window du pan coupé est élégant et la cour intérieure charmante mais pour le reste ... Cela a quinze ans et du fond de chaque créneau, descend une longue traînée noirâtre. Ici, on a cru être plus raffiné en appliquant un type qui se rencontre assurément dans les édifices musulmans d'une certaine époque mais dans des pays où la pluie est rare. La pluie, n'oublions pas qu'il en tombe à Tunis, entraînant des poussières accumulées sur l'appui, prédit des traînées impures.

Pour en revenir à la Direction de l'Agriculture, il est curieux de constater que, presque à la même époque où cet édifice nous donnait le premier spécimen de l'art officiel néo- tunisien, à côté, les architectes arabes couronnaient de bel-

Quelques précisions peuvent être apportées à la suite de cette charge contre l'architecture officielle de Tunis : le Palais de Justice qui date des années 1898 est de Jean-Emile-Ferdinand Resplandy, architecte également du premier casino qui fut remplacé en 1912 par le casino Art Nouveau de l'architecte Wogen. (A.K).

les corniches la jolie façade de la Tekia. Comparez les résultats ! La Direction de l'Agriculture avait créé un type. La Direction de l'Enseignement s'y conforma strictement, sauf pour la porte monumentale dont les matériaux polychromes ajoutent une note discordante. De haut en bas, créneaux et fenêtres, en retrait de la façade, signalent ces erreurs par des traînées noirâtres. C'est vers cette époque que la Direction des Travaux publics, se développant rue de la Kasbah, éleva sa double colonnade qui fait bel effet de loin, dépassant de beaucoup heureusement les constructions basses des soukhs ; une corniche de tuiles vertes accuse d'une façon heureuse le sommet de l'édifice, sauf sur deux grands merlons dont on a cru devoir couper cette grande ligne horizontale, au-dessus des deux portes d'entrée. Ces merlons ont été hérissés de créneaux qu'on croyait avoir évités cette fois.

Si nous revenons sur le boulevard Bab Benat, les Services judiciaires indigènes nous présentent une belle façade couronnée par une colonnade à consoles. Qu'il soit cependant permis de signaler jusqu'où peut conduire l'amour du nouveau : ne regardons pas les façades latérales : trop de créneaux. Nous l'avons échappé belle car, lorsque fut décidée la construction du nouveau contrôle civil près de la Kasbah, il ne fut pas confié à un architecte «boche» qui, pour un nouveau riche d'avant-guerre, venait de donner rue de Serbie, un échantillon colossal de son talent ... ». ■

Tunis - l'entrée du Bardo.

Souvenir fassi d'une amie versaillaise

Aline de Lens

Voici un extrait du journal qu'Aline de Lens a écrit de 1902 à 1924. Dans ces quelques lignes sur Fès, la jeune femme décrit la ville qu'elle découvre et qui la fascine. Aline de Lens est elle-même un personnage de roman. Mariée en 1908 avec André Reveillaud, titulaire d'un haut poste, en Tunisie d'abord puis au Maroc, elle vit avec lui un amour exceptionnel, fait d'exaltation et de tendresse et curieusement soutenu par une absolue chasteté. Peintre, écrivain, elle meurt d'un cancer du sein en 1925. Son manuscrit était conservé au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France, dans les « Papiers de Jérôme et Jean Tharaud ». Publié en 2007 par les éditions La Cause des Livres, ce journal d'une âme est un document historique remarquable. Il est préfacé par Sapho, elle-même née à Marrakech, et présenté par l'éditeur Martine Lévy. C'est notre amie Marie-Claire Micouleau qui l'a découvert et qui a choisi l'extrait que nous vous offrons ici.

24 octobre 1914

Demain, nous partons pour Fès. Etrange impression de joie, de curiosité et d'une sorte de crainte. Fès, la mystérieuse ville farouche, cour du Maroc, enchanteresse et presque inviolée, garde le reflet sanglant de ses massacres trop récents.

On ne parle de Fès que pour en dire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Les souks, les medersas, les ruisseaux, les montagnes, les palais ; fièvres, maladies, chaleurs intolérables, tribus belliqueuses... Tout l'attrait d'un voyage, corsé d'un peu de risque.

André doit y faire des enquêtes au sujet d'une grosse affaire. Il emmène Si Larbi, originaire de Fès, le juge d'instruction et Si Khaled, un Tunisien qui habite le Maroc depuis longtemps, qui a vécu à Fès. Cela me plaît d'aller là-bas avec deux indigènes et grâce à eux, nous espérons voir la ville mieux qu'en touristes et par en dedans.

3 novembre 1914. Fès

Fès m'enchante, Fès m'éblouit, Fès me grise !

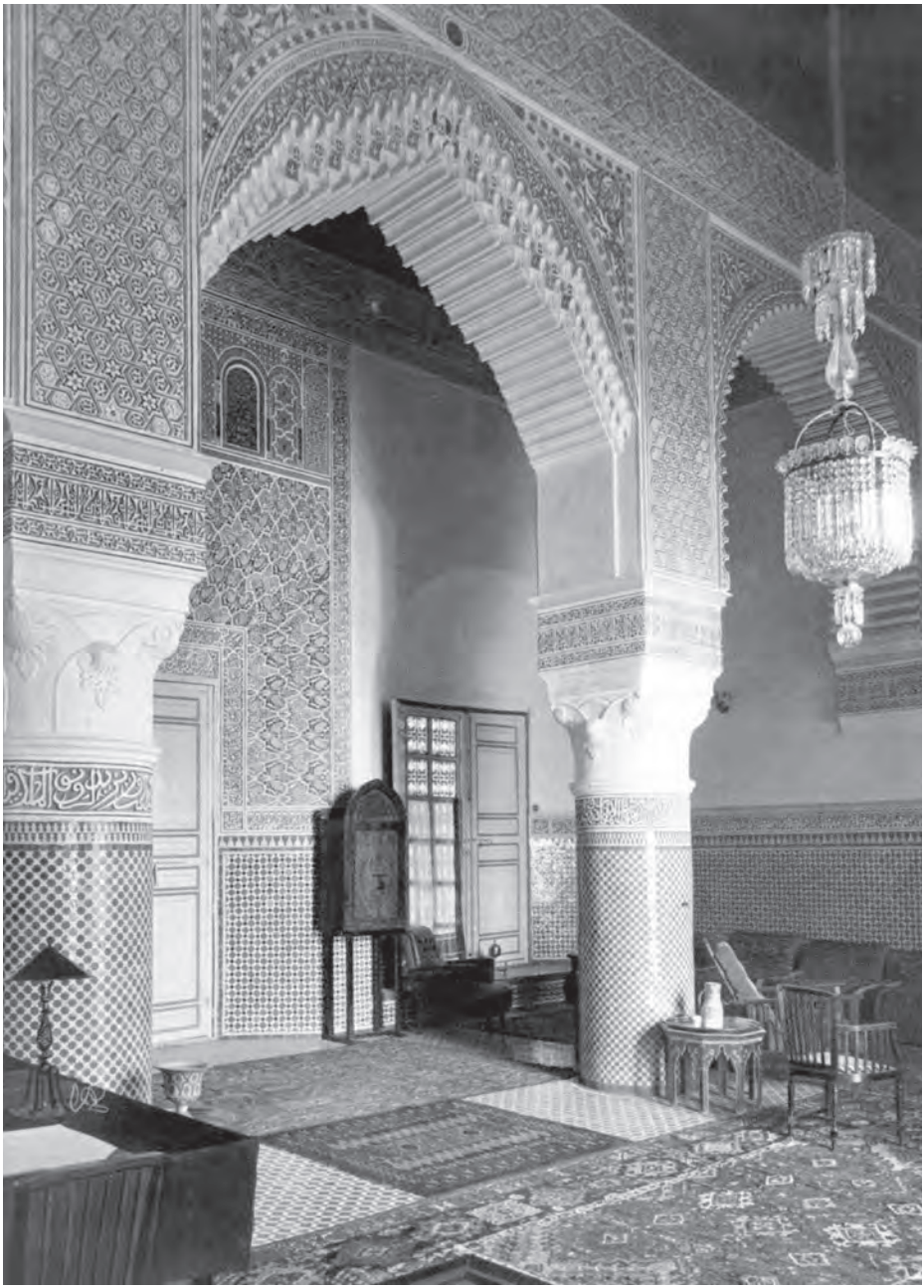
Fès est riante, exquise, inondée de soleil, pleine de verdure, d'oiseaux et d'eaux gazouillantes.

Fès est noire, sinistre, entassée, croulante,

Fès est mystérieuse et calme.

Fès est grouillante.

Fès a des montagnes couvertes d'oliviers, des glaciers, des ravins, des cascades, des vallées touffues, des chemins encaissés entre des roseaux, des jardins,



Le Dar-el-Bay

des palais, de vieux et formidables remparts.

Fès est multiple et diverse.

Fès est unique.

Fès est plus belle que Grenade !

En approchant de Fès je dis : « Je crains de trop l'aimer » et maintenant je ne veux plus vivre ailleurs.

Ce matin, j'ai fait une grande promenade à mule, guidée par un jeune sourd-muet et un vieillard.

Nous quittons la ville haute, des palais et des jardins, le *douh*, pour descendre à travers Fès el Bali, la vieille ville croulante, aux ruelles humides étroites et nauséabondes. Le soleil n'y pénètre jamais. La lumière elle-même y est rare et jaunâtre. Sous les voûtes interminables, il fait nuit. Les passants frôlent les murailles, ombres glissantes dans le clair-obscur. Les rues en pente, caillouteuses, s'enchevêtrent en dédale ; parfois elles s'élargissent un peu et l'on aperçoit un tout petit coin d'azur égaré en haut des bâtisses lépreuses. À un carrefour, derrière un mur, s'élance un palmier. Et, comme de loin j'avais remarqué ce palmier, mon guide veut me le faire examiner à loisir. Il frappe à la porte et parlemente avec une femme invisible. Celle-ci finit par m'ouvrir ; oh ! surprise ! c'est la plus jolie Marocaine que j'aie rencontrée. Une peau mate et dorée, de grands yeux alanguis, des traits fins dans un ovale exquis, le profil égyptien.

Elle est souriante et gracieuse, me fait asseoir dans sa chambre et visiter son jardin où les bananiers, les bambous, les orangers et les herbes s'enchevêtrent en fouillis sauvage.

Dans un coin, une négresse berce un négrillon nouveau-né. « C'est mon esclave, me dit la jeune femme, et le fils qu'elle a donné à mon mari ». – « Et toi, n'as-tu pas d'enfant ? » - « Non, me répond-elle avec mélancolie, je n'ai que des filles ». Et lorsque je la quitte, elle m'engage gentiment à revenir la voir.

Des rues, encore des rues montantes et tortueuses, puis nous atteignons les remparts et sortons de la ville. Un cimetière s'étage sur la première pente de la colline et les oliviers grimpent en forêt tout alentour.

Fès s'étend à mes pieds, immense et grise, ses minarets émaillés et ses peupliers fusent très verts au-dessus des terrasses. Çà et là, l'oued scintille parmi les prairies et les arbres. Les montagnes l'encadrent, découpant leurs cimes inégales sur un ciel pur. Une longue chaîne de glaciers éblouissants ferme l'horizon ; de l'autre côté, la vallée s'élargit, infinie et brûlée de soleil.

Derrière les remparts, une caravane de chameaux peuple le sol fauve de petites silhouettes bossues.

Fès est émouvante. Cette grande ville perdue au milieu de tant de contrées désertes étonne et inquiète...

C'est toute une civilisation, c'est un passé auquel nous sommes étrangers. Fès reste mystérieuse, notre qua-

lité d'Européen nous y est à charge, ses rues nous déroutent...

Il nous faut des guides.

Comme ses habitants, Fès nous accueille par des sourires, derrière lesquels nous ne savons pas ce qui se cache.

Les remparts de Fès alignent indéfiniment leurs créneaux. Ils donnent à la ville un aspect farouche et l'on est étonné, après avoir franchi leurs enceintes formidables, de trouver des rues si calmes, poétiques, pleines de verdure, où les ruisseaux s'écoulent sous de vieux ponts pittoresques.

Des peupliers, des orangers, des grenadiers dépassent la crête des murs que la vigne recouvre. On croirait circuler entre les murailles de grands parcs. Derrière ces arbres se cachent les palais splendides des riches habitants de Fès.

Collection Philippe de Sens / Rose-Marie de la Charie

Femme marocaine - gouache.

Conversation avec ma voisine Mina : « Veux-tu monter avec moi sur la terrasse ? - Volontiers. - J'aime venir ici parce qu'on voit le ciel, la ville et les montagnes. - Y a-t-il des hommes qui grimpent en haut de ces montagnes ? - Oui, souvent. - Je voudrais bien y aller aussi. - Comment ! tu n'aurais pas peur ? - Peut-être un peu, mais je verrais des choses... - Et si tu pouvais sortir dans la ville, le ferais-tu ? - Sans doute. Crois-tu que ce soit gai d'être enfermée ? - Non ! Mais à Tunis, je connaissais des musulmanes qui ne le regrettaient pas et qui me disaient : «Si on voulait nous faire sortir, nous pleurerions pour rentrer». - Moi, je ne suis pas ainsi. C'est mauvais d'être une femme chez nous et je ne voudrais pas avoir de filles. C'est toujours malheureux, ça coûte beaucoup d'argent pour les marier, puis, quand on

a bien dépensé, souvent elles meurent. - Pourquoi ? - Celles qu'on marie trop petites, à onze ou douze ans, deviennent malades, et aussi, bien des femmes meurent en accouchant... - Quelle est donc cette vieille femme qui demeure chez vous ? Est-ce la mère de ton mari ? - Non, c'est sa première épouse. - Comment ! Mais elle me paraît une aïeule ! – Elle est beaucoup plus âgée que lui. - Et toi ? - Moi, j'ai seize ans. Il y a trois ans que je suis mariée. Mon fils a deux ans. - Ton mari doit te préférer ? - Naturellement, mais il fait les parts égales : il passe une nuit chez moi, une nuit chez la vieille. - Est-elle gentille avec toi ? - Pas toujours, mais elle aime bien mon enfant parce qu'elle n'a pas eu de fils. - Y a-t-il beaucoup de musulmans à Fès qui aient les quatre femmes permises ? - Non, ils en ont le plus souvent deux et des esclaves. Mon père avait beaucoup d'esclaves qui lui ont donné des enfants. - La fille du maître et de l'esclave est-elle considérée autant que celle de la femme légitime ? - Oui. Mais le père lui donne généralement moins de bijoux pour ses noces parce qu'il craint les réclamations de ses épouses. - Quand un homme a une femme légitime et des esclaves, ne se disputent-elles pas ? - Oh, si ! dès que le maître est parti, il leur arrive souvent de s'injurier et de se battre. Alors, quand il revient, elles se plaignent les unes des autres. Il tâche de faire la paix. Il dit à la femme «tu es mon épouse» et à l'esclave «tu es ma chérie»... Tout cela est mauvais, c'est mieux chez vous.

L'intendant vient d'obtenir du grand vizir sa plus jeune fille, une gosse de douze ou treize ans qui sera troisième épouse. Mina le sait-elle ?

8 novembre

Dîner chez Si Taïeb dont la fortune est légendaire. On l'évalue à plus de cent millions. Si Taïeb est un homme d'une trentaine d'années aux manières suaves et d'une distinction suprême. Un de ces grands seigneurs arabes auprès desquels on se sent presque vulgaire. Il habite un palais, récemment construit, où le confortable européen s'unit au goût décoratif et au faste musulman. L'électricité incendie tous les lustres. Comme elle n'existait pas à Fès, il a fait spécialement aménager une usine pour éclairer sa demeure.

Le patio immense, rectangulaire, pavé de marbre et de mosaïques, est encadré d'une colonnade. Au centre, un jet d'eau s'élève d'une grande vasque et retombe dans un bassin rond de chaque côté duquel s'allongent deux bassins étroits, sertis de marbre blanc. Aux extrémités, fusent d'autres jets d'eau au-dessus de vasques plus petites.

La chambre de Si Taïeb est entièrement meublée à la marocaine avec une richesse qui semblerait insolente dans tout autre décor. Un énorme salon au premier étage n'est garni par contre que de beaux meubles français, choisis avec un soin très sûr.

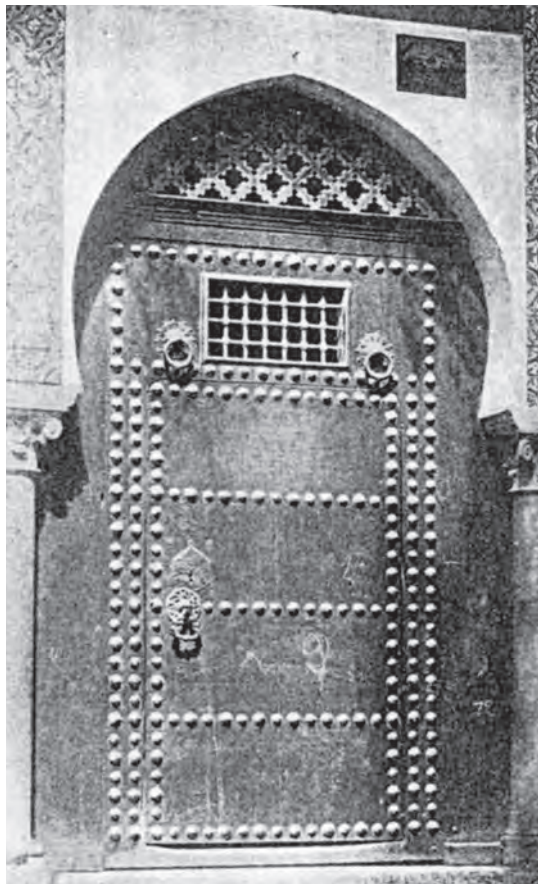
Si Taïeb a séjourné plusieurs fois à

Paris ; il est formé à tous nos usages. Le dîner qu'il nous offre nous est servi avec un luxe de cristaux, de fleurs, d'argenterie et de porcelaine fine. Les plats sont marocains et du reste excellents.

La cuisine de Fès est variée et bonne en général : des poulets à diverses sauces, des viandes cuites avec des courgettes, des navets ou des gherchef, sortes de chardons qui poussent dans le bled à l'état sauvage et ont un excellent goût d'artichauts et de cardons, des couscous aux pois chiches ou à la cannelle, quelques plats bizarres tel ce mouton accommodé avec des raisins secs et des amandes dans une sauce de miel et de beurre, relevée de safran et d'autres épices. Pas mauvais, comme on pourrait le croire. Le lait et le beurre abondent ici et jouent un grand rôle dans l'alimentation. Les pains de semoule à l'anis sont pétris dans chaque demeure et cuits chez les boulangers.

Le thé à la menthe, très sucré, forme à peu près l'unique boisson. On le sert à la suite des repas et plusieurs fois dans la journée. Il n'est pas de maison où on ne l'offre au moindre visiteur.

Si Taïeb entretient un harem nombreux. Ses concubines sont renommées pour leur beauté et la richesse de leurs parures.



« Elles sont blanches, blanches, aussi blanches que toi ! », m'avait dit ma voisine Mina. Mais comme il n'y a point d'épouse légitime, je n'ai pas osé, malgré mon envie, demander à les voir. Nous nous sommes contentés d'admirer le palais dont les mosaïques et les stucs ciselés sont d'une finesse merveilleuse. Les salles, splendidement illuminées au bout de l'immense patio nocturne, prenaient un aspect de féerie.

On n'a pas l'idée en France d'un

faste semblable de l'habitation. Louis XIV seul osait concevoir des salles de pareilles dimensions et des décors aussi somptueux. Les plus beaux hôtels parisiens paraîtraient bien mesquins et ridicules auprès de pareilles demeures.

Si Taïeb fait aménager des parterres en terrasses devant sa demeure. La galerie qui longe, au premier étage, son immense patio est dallée d'un marbre noir si poli qu'on le croirait mouillé. Elle aboutit au plus somptueux des salons. Les stucs ouvragés, les mosaïques, les voûtes en nids d'abeilles s'y harmonisent en pourpre d'or.

Derrière les colonnades du patio - au Dar Glaoui - de larges fenêtres s'ouvrent sur une perspective de montagnes et de bosquets.

Mais toutes ces merveilles se dissimulent derrière de pauvres murailles dégradées. Seules les medersas et les mosquées ont des portes sculptées, entrouvertes sur des cours de mosaïque.

Les Fassi, régulièrement pillés jusqu'à ces derniers temps par des tribus berbères, cachent et défendent leurs richesses. Les plus beaux palais ne montrent aux passants qu'une façade lépreuse, un vestibule grossièrement pavé et des portes formidables, toutes blindées de fer et munies de gigantesques verrous.

Chez le grand vizir il y a cinq de ces portes - capables de soutenir un siège - avant d'arriver au patio.

Et tout à coup c'est éblouissant, le palais se révèle rutilant et splendide, comme dans un de ces contes des Mille et Une Nuits où la sultane n'apparaît au milieu de sa chambre dorée qu'après mille sinistres détours.

Tant de confortable étonne chez un indigène et dans une ville telles que Fès, avec laquelle les communications sont si difficiles.

Tous ces meubles, cette vaisselle, ces marbres, ces pianos à queue sont venus par caravanes, à dos de chameau, lentement à travers le bled désert.

13 novembre

Jardins mélancoliques et secrets entre les vieux murs. Des allées de mosaïque s'entrecroisent et se perdent à travers la verdure. Les bananiers, les rosiers, les arbres fruitiers poussent en fouillis dans les parterres négligés. Quelques vignes traînent et s'accrochent, des jasmins esquissent un berceau, les orangers et les citronniers chargés de fruits abaissent vers le sol leurs branches pliantes. Un merle invisible siffle par intervalles son petit air, accompagné par l'incessant et tendre roucoulement des tourterelles.

Il fait frais et mystérieux dans l'ombre verte des jardins. Le soleil ne dore plus que la cime des peupliers déjà roussis par l'automne. On respire un air suranné.

Une vasque pleure doucement au-dessus d'un bassin octogonal, recouverte d'une mousse molle et pendante comme une étoffe d'où l'eau s'égoutte presque sans bruit.

Un insolent jet d'eau dans le silence du patio.

L'eau n'ose pas troubler le recueillement des vieux jardins, elle s'y fait discrète et dormante, mais elle prend sa revanche dans les patios. Ce jet d'eau me fatigue ! Il est d'une insolence bruyante. Nuit et jour il s'élance avec une rage que rien n'apaise. L'eau retombe dans la vasque de marbre au milieu d'un éclaboussement irisé et rebondit avec fracas dans le bassin toujours mouvant. Il semble qu'on entende des murmures, des bruits de pas et de voix au milieu de celui des eaux.

Ce jet d'eau prend une importance démesurée dans le silence. ■

Horace Vernet, peintre d'enseigne à Boufarik

Colonel Corneille Trumelet

Cet officier était aussi un merveilleux témoin de la vie en Algérie où il fait campagne de 1851 à 1875. A sa retraite, il s'établira à Boufarik et en deviendra une figure marquante. Il a beaucoup écrit sur le Sahara, sur Blida mais son ouvrage sur Boufarik est une véritable bible pour ceux qui veulent apprendre comment vivaient les Français installés dans le bled. Cet extrait de son livre sur Boufarik, écrit en 1887, évoque Horace Vernet qui était propriétaire d'un haouch en Mitidja. Cette plaisante anecdote est comme un sourire dans cette vie difficile de pionniers.

Le colon Horace Vernet s'arrêtait volontiers à l'hôtel Mazaghran quand il venait visiter son *haouch* Ben-Koula. Or, le maître de cet hôtel, M. Girard, enhardi par la franche rondeur du célèbre peintre, lui avait demandé souvent quelque chose qui rappelât son passage à Bou-Farik, un portrait, un tableau, par exemple, une de ces toiles qui lui coûtaient si peu, qu'il faisait si vite, et qui, en définitive, se trouvaient être des chefs-d'oeuvre, comme tout ce qui sortait de la main de l'illustre maître.

Horace Vernet promit longtemps ; mais, enfin, trouvant la demande mûre sans doute, le peintre se décida à remplir sa promesse. « Eh bien ! dit-il à M. Girard, je vous ferai une enseigne. » Le sujet devait être la belle défense de Mazaghran, nom devenu célèbre dans nos annales militaires africaines, et dont M. Girard avait cru devoir baptiser son hôtel en 1843.

Le peintre se mit donc à l'oeuvre ; son atelier était établi dans la délicieuse villa du général Yusuf, à Mustapha-Supérieur. Mais le siège de Laghouath était venu effacer, le 4 décembre 1852, l'épisode de Mazaghran. Ce beau fait d'armes, auquel avaient pris part les généraux Pélissier et Yusuf, laissait bien loin derrière lui, par ses proportions et ses conséquences, l'héroïque défense du capitaine Lelièvre et de ses cent vingt-trois braves.

Il en est toujours ainsi, et de même que, dans l'ordre des poissons, les gros mangent les petits, pareillement, dans l'ordre historique, les faits considérables absorbent ou font oublier les infimes. Il fut donc décidé que l'enseigne reproduirait un des épisodes du siège,

L'hôtel Mazagran, propriétaire M. Girard..

tout vif encore, de Laghouath, au lieu de l'affaire de la koubba de Mazaghran, qui était déjà de l'histoire ancienne.

Horace Vernet fit donc faire une belle plaque en tôle, qui fut munie de deux crochets pour faciliter sa suspension dans l'espace, à l'angle saillant de l'hôtel Mazaghran, et il se mit à l'oeuvre. En un rien de temps, les deux côtés de la plaque devenaient tout simplement deux merveilles.

Mais il restait à faire subir à cette splendide enseigne les épreuves du plein air, des caprices du ciel. Le peintre de la *Prise de la Smala* suspendit donc son œuvre dehors et attendit bravement l'effet des intempéries de l'atmosphère sur sa peinture. On était alors à l'entrée de l'hiver, c'est-à-dire au moment des pluies ; si l'enseigne faisait bonne contenance, l'épreuve était décisive. Malheureusement, il n'en fut pas tout à fait ainsi.

Par un beau matin, qui avait suivi une nuit atroce, Horace Vernet court à son enseigne pour s'assurer de la façon dont elle s'est comportée : ce n'était plus qu'une chose informe, une sorte d'habit d'arlequin, zébré de gouttières pleurant un mélange de couleurs, qui s'étaient embues l'une dans l'autre d'une façon s'éloignant très sensiblement des règles de l'art.

Vernet annonça son malheur à M. Girard. Il lui avouait très modestement qu'il était un pauvre peintre d'enseignes. Il ajoutait que le genre d'exposition auquel il avait soumis son oeuvre était bien autrement redoutable que celle du Louvre ; mais enfin, qu'il allait recommencer, après avoir pris préalablement quelques leçons chez un maître pratiquant cette partie de son art. Sûr de son affaire, Vernet reprit le pinceau du peintre en attributs, et, cette fois, son enseigne put défier jusqu'aux tempêtes.

Ce travail était digne du maître : les deux côtés de l'enseigne représentaient l'attaque combinée de Laghouath, c'est-à-dire l'escalade de la brèche par les troupes du général Pélissier, et celle des murailles de l'Est par les soldats du général Yusuf. L'action était figurée d'un côté par un zouave et, de l'autre, par un grenadier ; on apercevait les deux généraux sur les derniers plans, en arrière des points d'attaque. Ces deux troupiers, ce zouave et ce grenadier, s'élançaient à l'assaut avec cette fougue, cette furia qui fait les Français irrésistibles.

L'exactitude des différentes parties de leur tenue les eût rendus irréprochables, même aux yeux d'un vieux sergent de voltigeurs ; ils pouvaient soutenir sans crainte une minutieuse inspection, de la part du plus difficile de ces conservateurs de la pureté réglementaire de l'uniforme. C'était vraiment superbe de touche et de ton.

Le peintre d'enseigne avait réussi et au-delà.

Horace Vernet expédia son œuvre sur Bou-Farik. Mais le propriétaire de l'hôtel Mazaghran se garda bien de lui donner la destination que lui avait assignée le peintre, c'est-à-dire de l'accrocher en dehors de son établissement, l'exposant ainsi aux intempéries des saisons.

L'enseigne fut suspendue au plafond de la grande salle à manger de l'hôtel, dans cette salle consacrée déjà en ce temps à l'absorption hebdomadaire, le jour du Marché, de la tête de veau.

L'enseigne d'Horace Vernet mit, dès lors, l'hôtel Mazaghran à la mode et y attira de nombreux voyageurs ; elle disparut quand cet établissement changea de propriétaire.

Antérieurement au don de cette enseigne, Horace Vernet avait déjà doté l'hôtel Mazaghran de deux de ses dessins, gravés par Jazet, l'un représentant des *Arabes dans leur camp écoutant une histoire* et l'autre, une *Jument défendant son poulain*. Cette dernière gravure portait l'indication suivante : «*A Mme Girard à Bou-Farik de la part de M. Horace Ve*rnet. Ces deux gravures se voyaient encore dans le café de l'hôtel Mazaghran, il y a quelques années. ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Saint-Augustin, mon père

Par Noëlle Forin-Pillet – Editions Saint-Augustin. C.H – 1890 – Saint-Maurice – 22 euros

Sous le nom de roman, voici un ouvrage fort original. C'est une fiction mais qui est basée sur une forte documentation. C'est alors une sorte de confession qui nous permet d'appréhender l'itinéraire spirituel de cet étonnant Père de l'Eglise. Nous donnons dans ce même numéro des extraits de certaines lettres du fils d'Augustin, Adéodat, adressées à un ami resté à Thagaste, lettres parfois naïves, voire un peu entachées d'incompréhension envers son père. Amour de sa terre natale, de sa mère et de sa grand-mère Monique, ces lettres montrent une admiration sans bornes pour son père même s'il ne l'a pas toujours compris.

Journal 1902-1924

Par Aline R. de Lens

Préface de Sapho, Editions La Cause des Livres – Diffusion C.E.I. – 20 euros

En sous-titre : « L'amour, je le supplie de m'épargner ». Elle disait aussi : « J'appelle amour un sentiment très pur, très grand ». Elle partagera ce sentiment avec André R. qu'elle épousera. Ce sera une union d'amour intense et de chasteté absolue. Le ménage voyage beaucoup, Espagne (Grenade surtout), Tunisie et enfin, le Maroc où tous deux séjournent longuement. Aline peint, écrit, apprend l'arabe ce qui lui permet de pénétrer dans tous les milieux. Son journal est un document remarquable sur la vie au Maroc et en Tunisie au début du XXè siècle. Document historique mais aussi le récit d'une destinée étonnante, faite de soucis, d'exigence morale et de mysticisme. Dans ce même numéro, nous donnons un extrait de ce journal et une reproduction d'une très belle peinture. Aline de Lens meurt à quarante-quatre ans d'un cancer du sein. Sapho qui préface ce journal est elle-même originaire de Marrakech.

L'armée française dans la campagne d'Allemagne

par Raymond Muelle, *Editions L'Esprit du Livre – 22 A, rue Jacques Rivière 92330 Sceaux – Collection Images d'Histoire – 28 euros*

Raymond Muelle, dès octobre 1940, lycéen à Orléans, gagne l'Afrique du Nord. A sa sortie de l'école de Cherchell, il est volontaire pour le 1er bataillon de choc, combat dans le maquis du Vercors et participe à tous les combats de son bataillon jusqu'en 1945. Plus tard l'Indochine, l'Algérie, sont autant de terrains où il s'illustre. Il quitte l'armée en 1963 n'étant pas d'accord avec la conclusion des « événements d'Algérie ». Il nous donne ici un album très documenté et superbement illustré sur une période très importante de notre histoire, à travers cette épopée de l'armée française si décriée de nos jours. Ce livre-album est très important à

faire connaître et doit figurer dans toute bonne bibliothèque. Raymond Muelle a également publié aux mêmes éditions **Ici Jeanpierre, soldat de légende**, biographie du lieutenant-colonel Jeanpierre (22 euros), 256 pages + un cahier photos de 16 pages. **La glorieuse épopée du 1er bataillon de choc 1943-1945**, du même auteur et des mêmes éditions (25 euros), raconte l'histoire de cette unité mythique – 256 pages + un cahier photos de 8 pages.

Aux éditions l'Harmattan voici quelques titres dont nous parlerons plus longuement dans une prochaine chronique :

Les rapatriés d'Afrique du Nord de 1956 à nos jours

Par Valérie Eslangon-Morin – Collection Histoire et perspectives méditerranéennes. 31 euros

La Rhila d'Ibn Battuta, voyageur-écrivain marocain

Par Boussif Ouasti – Collection Histoire et perspectives méditerranéennes – 28,50 euros.

Francisca, chronique d'une vie en Algérie

Par Colette Col Sanchez – Collection Graveurs de mémoire - 12,50 euros.

Par le cœur et par la raison, Algérie 1959-1962

Par Jean-Pierre Senat – Collection Graveurs de mémoire - 31 euros.

Les Chrétiens dans la médecine arabe

Par Raymond Le Coz - 28,50 euros.

Les Français de Tunisie

par Serge La Barbera – 32 euros.

Chez d'autres éditeurs

Aquarelles nord-africaines

Par Aloys Perregaux – Editions Gilles Attinger, CH 2068 Hauterive.

En 112 pages et 45 illustrations en couleurs, l'auteur nous raconte son voyage à travers le Sahara algérien et lybien et au Maroc.

Les collines de l'espoir, Dély-Ibrahim, premier village français en Algérie 1830-1962

Par Arlette Schneider – Editions Hugues de Chivré – 26 euros.

Les Souffrances secrètes des Français d'Algérie – Histoire d'un scandale

Par Raphaël Delpard – Editions Michel Lafon – 20 euros.

La Guerre d'Algérie

Par Guy Pervillé – PUF – 8 euros.

Excellente étude qui permet de replacer cette difficile période dans un véritable contexte et non pas d'en faire un épisode indépendant. Tous les éléments sont étudiés les uns par rapport aux autres et l'on comprend parfaitement l'enchaînement inéluctable qui a contribué à la naissance du nationalisme.

Livre d'or de l'Algérie 1937

Par Jeanne et André Brochier – Baconnier Frères, imprimeurs, éditeurs.

Le livre d'or de l'Algérie a été publié en 1937 par l'éditeur algérois Henri Baconnier, document exceptionnel pour faire connaître « tous ceux qui, à des titres divers, ont contribué, par leurs efforts et leurs luttes, au bien de l'intérêt général de la plus grande civilisation sur le sol algérien ». En sous-titre, « Dictionnaire des personnalités passées et contemporaines », l'ouvrage est composé par ordre alphabétique avec des photographies illustrant certaines biographies des personnes citées, sans distinction de race ni de religion. Les auteurs, dans l'édition de 1937, ont souligné que cet

ouvrage n'était ni officiel ni subventionné, mais que le Gouvernement Général connaissait cette œuvre et avait donné de précieuses indications. L'association *Jeune Pied Noir* a eu l'idée de faire rééditer à l'identique cet intéressant ouvrage. Au hasard des pages on découvre certains noms, connus ou moins célèbres mais qui tous font référence à des vies consacrées à l'Algérie. Le livre est à commander à JPN-BP4 – 91570 Bièvres au prix de 50 euros, port compris.

Le Who's Who d'Afrique du Nord

Jeune Pied Noir a entrepris, dans le même esprit et avec les éditions du **Who's Who national (in France)**, une œuvre d'une très grande importance, un outil professionnel et fonctionnel. Les auteurs proposent 2000 biographies, dans tous les domaines, de personnalités françaises, nées en Algérie, au Maroc et en Tunisie, acteurs actuels de la France d'aujourd'hui ou dont les activités et les œuvres se rattachent à l'œuvre de la France en Afrique du Nord. Figurent aussi dans l'ouvrage 500 célébrités aujourd'hui disparues, ayant fait, en leur temps, l'objet d'une notice dans le **Who's Who in France**, ce qui donne un intérêt documentaire fort important, une excellente base d'information, complétée par des renseignements pratiques et des index thématiques. L'ouvrage comporte 500 pages, de format 21 x 29,7, relié en skin luxe sable. Tous renseignements et contacts Taouès Titraoui et Bernard Coll, JPN BP 4, 91570 Bièvres – Tél : 01-69-41-01-12 ou 06-80-21-78-54 – Fax : 01-69-41-89-29 – e-mail :jeunepiednoir@wanadoo.fr – Commandes et chèques à l'ordre de *Jeune Pied Noir*. Souscription : 138 euros, prix ultérieur à la parution : 190 euros.

Mémorial de l'Algérie Française

Par Philippe Cart-Tameur, 9 rue César Franck 91600 Savigny sur Orge. Souscription au prix de 50 euros chez l'auteur.

Les lecteurs y trouveront, outre un dictionnaire de personnalités, des éléments historiques très documentés. Nous aurons plaisir à en parler longuement quand nous recevrons l'ouvrage.

Les Français d'Algérie que sont-il devenus ?

Par René Mayer, préface Claude Cohen-Tannoudji, 20 euros.

Ce livre rend hommage à l'action accomplie par les Français et la réussite, après 1962, qu'ont connue un grand nombre d'entre eux et quelquefois dans des domaines totalement différents de ceux qu'ils avaient pratiqués dans leurs pays natal.

On peut commander ce livre, préfacé par Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique, chez l'auteur René Mayer – 2 bis rue de Buzenval 92210 Saint-Cloud au prix de 20 euros.

Mémoire d'un prof en résistance

Par Marie-Claire Micouleau, renseignement à MAN, 119 rue de l'Ouest 75014 Paris – Editions L'Harmattan.

Où l'auteur imagina, à ses dépens, que l'instruction se devait d'instruire et l'enseignement d'enseigner. Voici l'histoire d'un parcours « ordinaire » dans le monde de l'Education Nationale. Dans la présentation de son ouvrage, Marie-Claire Micouleau écrit : « Comme beaucoup de mes collègues, j'ai fait de mon mieux, j'ai cru pouvoir transmettre une culture, une culture littéraire certes, mais surtout de notre civilisation, celle du beau et du bien, que nos modèles grecs nous avaient ensei-

gnée. Ainsi le culte du dépassement de soi. J'ai vécu mai 68, les nominations aberrantes, les multiples réformes, les désordres les plus incroyables… J'ai souhaité apporter le témoignage de trois décennies d'enseignement. Les hauts et les bas de ce métier qui devrait être un sacerdoce n'ont pas entamé, je crois, mon sens de l'humour ni mon espoir que soit toujours transmis à nos enfants cet héritage humaniste qui en fait des hommes. »

Il nous faut féliciter notre amie, vice-présidente de notre association, pour avoir ainsi dit tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Les Palmes Académiques lui ont été attribuées, ce qui est un signe.

Hommes, vignes et vins de l'Algérie Française (1830-1962)

Par Paul Birebent – Editions Jacques Gandini.

Diverses circonstances ne nous ont pas permis de rendre compte de l'ouvrage si important de Paul Birebent. Nous souhaitons lui consacrer une part importante de notre chronique de livres car c'est une véritable bible de la question. Dans le prochain numéro nous l'étudierons longuement mais nous ne voulons pas attendre plus longtemps pour le signaler à nos lecteurs et les engager à le commander à son éditeur. 237 pages, très illustrées, un texte fort documenté car Paul Birebent est un homme connu dans la viticulture mondiale par un grand professionnalisme. Il étudie ici l'historique de la viticulture en Algérie et le rôle important joué par la France. Voici un livre qui se doit d'être dans toutes les bibliothèques. Nous en reparlerons.

Hommage à André Lanly

Tous nos amis connaissent l'ouvrage magistral que cet universitaire avait publié sur le français d'Afrique du Nord. C'était sa thèse de doctorat d'Etat, consacrée à l'étude du langage que l'on a appelé, un peu vulgairement peut-être, le pataouète mais qu'André Lanly a étudié d'une manière très scientifique. Sa disparition le 3 juin 2007 à quatre-vingt-seize ans nous a beaucoup peinés car, au cours des années, il était devenu pour nous un véritable ami. Il nous avait fait à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer une causerie très appréciée et nous étions restés très attentifs aux réflexions qu'il voulait bien nous faire. Un de nos amis-adhérents, Mario Bastide, dans un hommage qu'il lui a consacré, nous rappelait qu'indépendamment de l'ouvrage sur le français d'Afrique du Nord, André Lanly avait étudié *François Villon* (Champion 1969), *Le Roman de la Rose (*Champion 1971*).* Il avait également publié, entre autres, un *Manuel de morphologie historique des verbes français et des fiches de philologie française*. En 2005, il publie des *Confidences étymologiques* où l'on pourra trouver sa conception sur l'étymologie du mot « pied-noir ». Mario Bastide a entretenu avec lui pendant plus de trente ans une correspondance sur différents sujets, lui demandant son opinion sur ses publications personnelles. Il nous dit qu'encore en mars de cette année, André Lanly envisageait une seconde édition de ses *Confidences étymologiques*. Nous avons été heureux de cette relation privilégiée avec un esprit si profond et nous lui disons avec amitié un chaleureux adieu.